

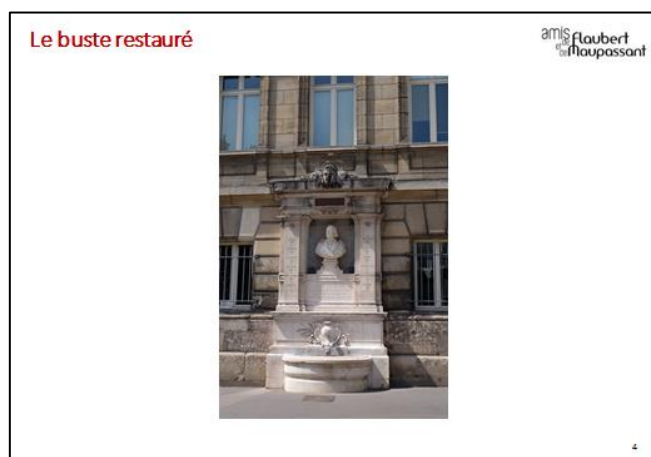
Voyage à Cany, chez Louis Bouilhet

Juste un petit préambule.

Peut-être que tout a commencé par une émotion : cette case vide, « Plus de Bouilhet ».

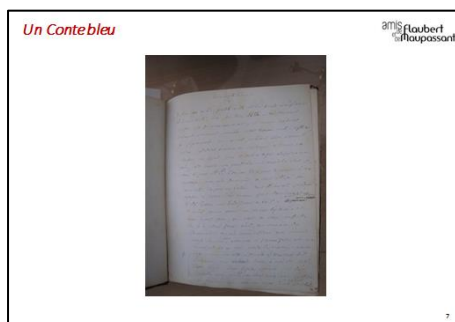
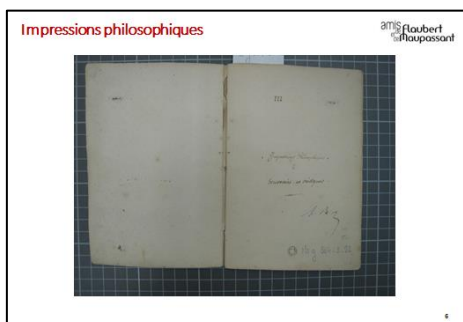


Et des Flaubertiens très vite rassurés par ce mail de Guy Pessiot : « Non, on n'a pas volé Bouilhet ! Il va revenir très prochainement après une bonne toilette ». Il en avait bien besoin d'ailleurs et effectivement quelques semaines plus tard, il était là, tout blanc, à sa place, contre la Bibliothèque.



On s'est souvenu que la bibliothèque Jacques Villon possède des manuscrits de Bouilhet, et que les papiers de son biographe et critique, Léon Letellier, ont été classés dernièrement. Léon Letellier avait fait au début du XX^e siècle sa thèse sur Bouilhet et il avait rencontré avant leur mort Léonie Leparfait, la compagne de Bouilhet et son fils Philippe Leparfait, fils adoptif de Bouilhet en quelque sorte. Letellier avait déposé tous ses papiers à la Bibliothèque et quelques inédits nous intéressaient. Yvan Leclerc s'est intéressé aux *cahiers inédits*, dont l'un porte le titre d'*Impressions philosophiques* et dans son livre sur Bouilhet le Chanoine

Letellier donnait également des extraits d'un début d'autobiographie intitulé *Un conte bleu*, que nous avons retrouvé et il parlait également d'un *Programme* qui le complétait.



Départ de Rouen, le 4 juillet, et vous voyez que le temps n'est pas beau. Un vrai temps normand, avec brume et brouillard, mais sans pluie.



Notre invitée d'honneur pour la journée d'études était Maria Luisa Cappello, qui était intervenue en mars et qui est revenue en juillet pour le voyage. Elle avait fait paraître en 1996 les 523 lettres de Bouilhet à Flaubert et elle était venue pour une journée d'études en 1995 dont tous les articles ont paru dans le numéro 4 du *Bulletin Flaubert-Maupassant*.



Nous désirions voir le lieu natal de Bouilhet à Cany, qu'il décrit dans *Un Conte bleu* :
« Je suis né à Cany, petite ville de la Seine-Inférieure, le dimanche 27 mai de l'an 1822. »

Mais nous commençons la visite par la petite ville de Cany et en descendant du car, la première rue que nous croisons, c'est la rue Louis Bouilhet.



Nous rejoignons la place centrale de Cany, place du marché entourée de vastes bâtiments. Madame Hervieux nous explique qu'ils ont été construits vers 1712 par la famille Bec-de-Lièvre, qu'ils ont servi de halle au blé, puis de marché.



Jusqu'en 1927, la statue de Louis Bouilhet se dresse au milieu de la place. Elle est ensuite transférée dans le jardin public où nous la retrouverons tout à l'heure.

La statue de Louis Bouilhet



Nous quittons la place pour rejoindre l'église, en passant par la Durdent, rivière qui coule dans Cany, en se séparant en deux bras. Madame Hervieux nous donne tous les commentaires

nécessaires sur les lieux : Nous sommes devant la turbine de l'ancienne usine Boizart, surnommée la « Pique-pique », détruite en 1990.



Ensuite nous nous dirigeons vers le moulin Saint-Martin, aussi connu sous le nom de moulin de Quinville, car au moyen-âge il appartenait aux seigneurs de ce village. Il devient ensuite la propriété des Montmorency-Luxembourg, puis est transformé en scierie, en entreprise de réparation de matériel agricole et en 1990, il devient écomusée.



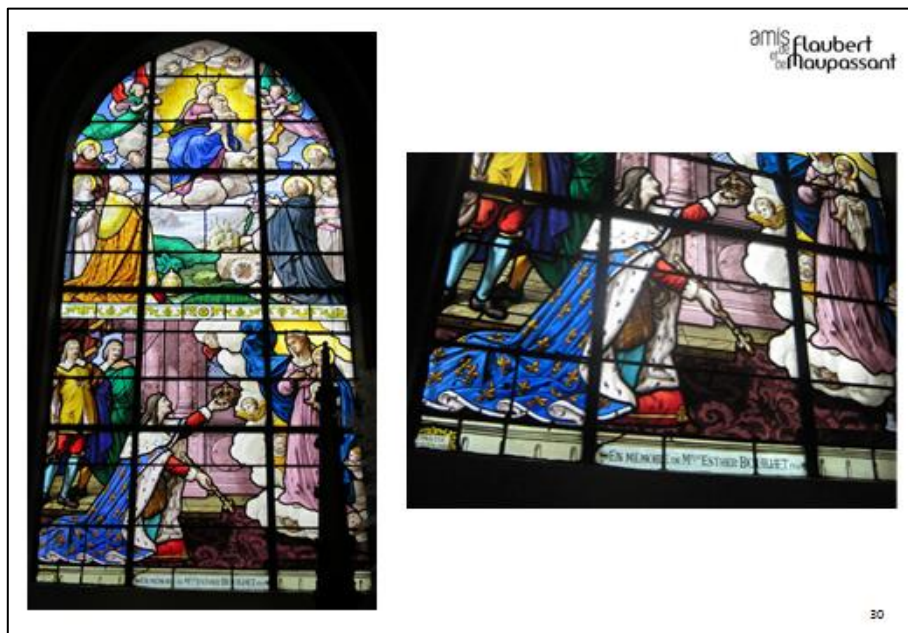
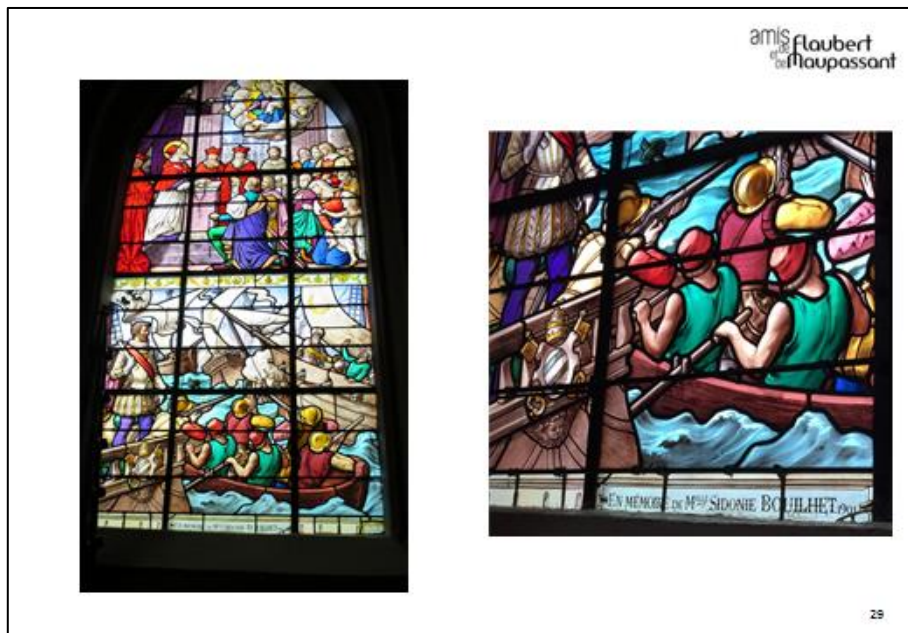
Nous continuons vers l'église Saint-Martin...



On se rappelle ce que Bouilhet écrivait dans le début de son autobiographie :

« C'est pendant vêpres que je vins au monde, et comme les deux dimanches précédents ma mère s'était trouvée mal à l'église, le Juge de paix qui avait de l'esprit à ses moments perdus (et il était économe de son temps), affirma que l'enfant ne serait pas dévot : ce qui chagrina ma mère, fit sourire mon grand-père et n'empêcha rien, je vous le jure. »

Dans l'église se trouvent deux vitraux, donnés par les sœurs de Bouilhet. Il avait deux sœurs : Sidonie, née en 1824 et Esther en 1830.



On sait qu'elles étaient très bigotes et qu'elles sont venues à Rouen au moment de la mort de Bouilhet tenter d'arracher leur frère aux flammes de l'enfer. Flaubert écrit à Frédéric Fovard le [22 juillet 1869] :

« Il est mort d'une albuminurie dont on s'est aperçu fort tard et qui était inguérissable. Sa mort a été hâtée par ses deux sœurs qui sont venues lui faire des scènes religieuses. Et qui voulaient s'emparer du mobilier. »

En sortant de l'église, le bâtiment où la mère de Bouilhet tenait un cours pour jeunes filles.



Femme cultivée, elle était poète, tout comme son époux. Vous vous souvenez de ce qu'on avait lu :

« Jamais mortel ne vint au monde dans des conditions plus poétiques ; peu d'écrivains pourraient énumérer autant d'hémistiches parmi leurs ancêtres. Je descendais de la Ballade par les femmes, et de l'Épître par les hommes : des deux côtés, les rimes se perdaient dans la nuit des temps. Comme deux nuages chargés d'électricité, les deux familles gonflées d'inspiration se rencontrèrent un jour selon qu'il était écrit quelque part et du choc jaillit une épithalame ! Une pièce de vers que ma mère publia dans un journal de Rouen, fut comme le signal de l'orage. Mon père en perdit le sommeil : rêver, chercher, découvrir la Muse, saisir la plume, polir la rime, tourner l'ensemble, tout cela, comme vous paraissez disposé à le croire d'après ma tournure, ne fut pas l'affaire d'un moment : il faut le temps à tout ; je ne fus pas plus improvisé qu'un autre, tantae molis erat ! C'est alors qu'à trois lieues d'Yvetot, en l'an du Seigneur 1820, s'établit par-dessus les bois un duo sentimental et un accord incessant de lyre et de galoubet, si bien que de sonnets en acrostiches et de rondeaux en triolets, on en arriva (fin de la page 4) un beau jour au poulet final... (Ce n'est pas encore moi.) Ce fut bien là un mariage de raison, si l'on considère la richesse des pensées. Mon père apportait en dot trois ou quatre mille rimes suffisantes et ma mère deux grands yeux bleus avec quelques ballades dans le style marotique... »

Puis nous allons voir la statue de Bouilhet dans le jardin public.



La maison de Bouilhet après le jardin public :



« [...] Oh ! la ravissante maison que celle où je suis né ! seule à l'écart sur le chemin de la mer, entourée d'un jardin et d'une mesure immense ; elle me déposa, dès le premier jour, sur les fleurs comme une abeille, dans les feuillages comme un oiseau... Depuis, bien des fois, je l'ai revue ; à travers les arbres de son fossé, j'ai jeté mes regards furtifs, et la maison me connaît bien et la blanche façade, quand je passe sur la route, me regarde avec toutes ses fenêtres, pleines de souvenirs et de soleil. Je ne vous dirai pas son nom – je ne vous montrerai pas sa porte – il faut bien laisser quelque besogne aux archéologues ; il est juste qu'un jour ou l'autre les jolies maisons, comme c'est l'usage, se disputent l'honneur insigne d'avoir vu sécher mes couchettes sur le treillis de leurs jardins ! »



Déjeuner sympathique :



L'après-midi, visite du château.

Le château, où le père de Bouilhet fut régisseur-adjoint, a été construit entre 1640 et 1646 par Pierre Le Marinier. Son fils obtient le titre de marquis. Il vend cette belle demeure à Pierre Bec-de-Lièvre. Depuis la Révolution, le château est resté dans la même famille. Il est la propriété des familles Montmorency-Luxembourg, d'Hunolstein et de Dreux-Brézé.

C'est une très belle construction de briques et de pierres, un château Louis XIV, dont les plans sont attribués à un oncle de Mansart. La Durden coule tout autour dans un parc magnifique.

L'intérieur est encore très bien meublé, avec de belles tapisseries, des lits à baldaquins, du mobilier d'époque, des faïences, des tableaux... Le château a été très longtemps habité.



Lecture conviviale de poèmes de Louis Bouilhet.